

SOUFFLE

Compagnie Action d'Espace

Texte de François Rascalou (except. dialogue « le canard et la mort » de Wolf Elbruch)

L'homme : François Rascalou

le faune : veut dire le fils / l'animal / la mort / le père : Yann Cardin

Ils sont équipés de multiples brins de cannes avec lesquels ils fabriqueront les objets du rituel.

Le public est en mouvement dans l'espace public. Les textes sont dits en proche.

CHAPITRE 1

Les spectateurs ont rendez-vous. Un homme vient.

L'homme

- Vous êtes là ? Vous êtes là. *adressé plusieurs fois, en proche.*

Le Faune arrive au loin , danse.

L'homme *près des spectateurs*

- Mes nuits sont peuplées de bêtes. La plupart du temps elles courent, parfois elles volent, elles nagent. Le taureau est là depuis mes nuits d'enfant. Je l'apercevais, son œil oblique qui me découvre, et ses cornes alors qui s'élancent. J'étais en sueur, perdu dans mes nuits. J'ai cru longtemps la bête sous mon lit. Lorsque mon père ouvrait les volets, je venais plus tard vérifier que la bête n'était pas là. Elle n'est jamais là. Pourtant elle reviendra.

le Faune danse

- Le cheval est arrivé tard, je n'avais plus l'âge pour ces rêves, et mon père avait déjà trop raccourci son souffle. J'ai vu une nuit, le cheval et le taureau, ensemble dans le pré, jouer à saute béliet. J'étais à l'abri dans le bois, et j'ai pensé alors que tout ce cirque nocturne allait s'adoucir. Mais brusquement ils bifurquent sous les arbres, et je vois alors mon père avec les bêtes, marcher d'un même pas ample. D'abord le cheval, puis mon père, puis le taureau. Ils sont passés tout près, sans regards obliques, sans me réveiller. Mon père semblait serein. Les bêtes l'emportaient ?

Le faune

- Je te regarde animal. Je me demande si tu sais la fin, si tu ne penses pas le monde. Elles vivent ensemble, les bêtes. Elles sortent du bois et elles font des lignes, elles vont à la rivière, elles trouvent l'herbe. Puis le bois, la rivière, l'herbe. Mais les bêtes ne dessinent plus. Elles s'étaient massées depuis la nuit autour de celle, étendue, une corne plantée dans la terre, un œil raide dans le ciel. J'entendais leurs gros naseaux l'effleurer. Et toujours une qui te regarde, ses yeux tout bêtes qui te renvoient la question, "je te regarde animal, je me demande si tu sais la fin, si tu ne penses pas le monde". Et moi je respirais plus fort pour être avec elles.

L'homme et le Faune dansent ensemble et entraînent les spectateurs.

CHAPITRE 2

Le faune c'est transformé en bête menaçante, danse tel un chaman en furie.

L'homme

- On regardait des bêtes avec mon père dans le creux d'un songe. Un œil plus gros et noir se fixe. Un bélier. La bête s'est mise tête haute, à louvoyer. Mon père me fait signe, il faut remonter maintenant. je me retourne, et je vois que la bête n'est plus freinée par le troupeau. Nous avons détalé dans le bois. Je me retourne encore, la bête est sur nos pas, elle n'a plus de laine sur le dos, mais des poils, et des crocs la gueule ouverte. Un tigre ! La course était perdue, mais mon père calcule que je pourrais vivre, il s'est arrêté, Il trouvait normal d'être mangé.

Fuis père, ne reste pas là, fuis père ! Dégage la bête, dégage ! Fuis, ne reste pas là père, fuis ! Dégage la bête ! Ne laisse pas venir ça, bouge, père, bouge ! Fuis ! Dégage la bête ! t'es trop mou, trop lent, fuis père ! Dégage la bête ! Parle moi père, la terre est là trop pressée. Fuis ! Dégage la bête ! et c'est quoi ces taches sur ta peau, c'est quoi qui vient là ? Dégage la bête ! Ce qui grossit sous tes cotes? Fuis père, Tu sens déjà l'eau des tourbes, Dégage la bête ! Dégage ! secoue toi père, parle encore, tu me laisses là. Fuis père ! Ce n'est pas un bon jour pour mourir. Fuis père, dégage la bête ! Fuis père, dégage la bête ! Fuis père, dégage la bête !

L'homme calme le faune et celui-ci disperse les brins du fagot sur le sol, tels des signes, au milieu du public.

le public est maintenant en cercle.

L'homme et le Faune dansent.

L'homme

- Parle la bête !

Le faune

- Je vois une eau claire ! Je vois une eau claire, et tu n'étais déjà plus un enfant ! la mort a fait la visite une première fois !

L'homme

- Je n'étais plus un enfant et les eaux claires avaient le charme des pays du nord. Autour du lac, mâles et femelles s'étaient étalés sur l'herbe, les corps à peine vêtus. J'en avais le cuir frémissant et les oreilles dressées. Sur ces terres étrangères j'étais pressé moi aussi d'exposer mes plus belles ruades ; et le plongeur gigantesque étalonnait les désirs et les défis.

Il construit un plongeur imaginaire avec les brins de cannes que lui donne un à un le Faune.

J'ai rivalisé d'aisance à 3 mètres, englouti de mes muscles le 5 mètres ; mais je n'avais plus la crinière aussi large à 8 mètres. Mais moi aussi je voulais vivre et j'ai grimpé jusqu'au sommet. Sur la corniche des 10 mètres je me suis approché pour constater mon désastre, les eaux claires si loin et la harde entière alors à me regarder. Plus rien en moi ne s'accordait pour me propulser, tout se rangeait du côté du foie, de la bile et de la rate pour envisager la retraite.

Mais moi je voulais vivre! J'ai calé un talon en arrière, interdit la débâcle. Puis j'ai jeté violemment le front de sorte que tout le reste suive. J'étais un Tex Avery foetal, suspendu. Mon poitrail, ma gorge, ma gueule se déchirent du cri des entrailles, « Papa ! ». J'ai basculé !

Il lâche le plongeur.

Papa ! Papa !

le Faune construit une surface d'eau imaginaire avec les cannes.

Mon corps crève la poche d'eau et s'enfonce! Me remontent ces visages de gosses des tranchées, me remontent leurs cris d'enfants de la guerre, déjà dans la terre, à gémir les derniers « Papa ! » quand trop de choses déguerpissent du corps, ou manquent à l'appel, pour ne pas supposer.

J'ai fait surface, j'ai rejoint l'échelle pour revenir dans l'herbe parmi les êtres. J'aurais moi aussi crié et je comprenais que je t'appellerai encore. J'étais plus lourd. Mais j'avais aussi conscience d'avoir perdu de ma superbe, j'ai ramassé mes frusques, je voulais rejoindre mes bois.

Ils rassemblent les cannes. Elles sont maintenant un mât magique que le Faune tient en équilibre sur une main.

Le faune joue à garder le mât en équilibre parmi les spectateurs.

Le mât se pose devant un spectateur. Il est maintenant ouvert, tel un œil par lequel l'homme et le Faune passent parmi les ombres (spectateurs).

Le Faune cherche un père.

Papa ! Papa ! Papa !

Il le trouve.

Papa ! Ce n'est pas trop grave. Et puis quand t'es vieux c'est déjà un peu l'heure.

L'homme et le Faune fabriquent une porte avec les brins, invitent les spectateurs au passage, puis les séparent. Certains sont les vivants, d'autres sont les morts.

L homme, le Faune

- Qui es-tu ? Et pourquoi me suis-tu comme mon ombre ? (l'homme)
- Je suis ravie que tu me remarques enfin, je suis la mort.
- Viens-tu me chercher ?
- Je suis là dans les parages depuis que tu es né, juste au cas où.
- Au cas où ?
- Au cas où il t'arriverait quelque chose. Un terrible rhume, un accident, on ne sait jamais.
- C'est de cela que tu es venue te charger aujourd'hui!
- Non, c'est la vie qui se charge des accidents, des rhumes et de tout ce qui peut vous arriver, à vous, les canards. Moi, je me contente de dire par exemple : renard.
- J'en avais la chair de poule. Elle avait l'air gentille, on l'aurait même trouvée très gentille si on était parvenu à oublier qui elle était.

(à un spectateur) Tu n'es pas mort ? nous ne sommes pas morts!

- J'en suis ravie !
 - Mais si j'étais mort ?
 - Alors, je n'aurais pas pu dormir aussi tard.
 - Certains canards disent que l'on devient un ange, on est assis sur un nuage et on peut voir la terre d'en haut.
 - C'est possible. D'ailleurs, vous avez déjà des ailes.
 - Certains canards disent également que sous la terre, il y a le feu où sont rôtis ceux qui n'ont pas été de bons canards.
 - C'est surprenant, tout ce que vous pouvez raconter, vous, les canards ! Mais qui sait ?
 - Donc tu n'en sais rien ?
 - Mais qui sait ! Qu'allons-nous faire aujourd'hui ?
 - Faisons quelque chose de très excitant ! *(ils dansent, l'homme/le canard traverse la frontière et se retrouve parmi les morts)*
 - Ce sera donc ainsi, lorsque je serai mort. Les gens tout seuls. Sans moi ?
 - Lorsque tu seras mort, ils auront disparu, en tout cas pour toi.
 - En es-tu certaine ?
 - Oui, certaine, pour autant que l'on puisse le savoir.
 - C'est rassurant. Ainsi ils ne me manqueront pas quand...
 - Quand tu seras mort.
 - Elle parlait si facilement du sujet. Partons. Au théâtre il nous vient de drôles de pensées.
- Le Faune a « habillé » l'homme des grands brins. L'homme et le Faune entraînent les spectateurs de leurs danses et de leurs cris.*

CHAPITRE 3

le faune et l'homme ont rassemblé les spectateurs. Le faune vient parmi eux pour mettre en équilibre un brin.

Le faune

- La biche elle sait, mais elle n'y pense pas. Ou alors la biche ne sait pas, et elle n'y pense pas du tout, même quand le loup l'attrape. Je ne comprend pas pourquoi elle ne crie pas, pourquoi elle n'a pas les yeux effarés ? Pourquoi elle ne rage pas d'être passée là ? Crois-tu qu'elle se dise « Cette herbe est nouvelle et vraiment bonne, et aujourd'hui je suis grande, je la verrai encore 4 ou 5 printemps, si je ne croise pas le loup, mais pas plus ». Elle sait qu'elle va mourir, elle le sait dans ses sabots, dans ses poils, dans son urine, mais elle n'y pense pas.
- Un mobile géant est fabriqué et passe au dessus des spectateurs, en silence. Puis ce mobile passe à la verticale et devient un spectre désignant une spectatrice.(se pose à la verticale sur sa tête)*

Le faune

- Je joue avec lui. Il est dans les étoiles mais je joue avec lui, dans ma tête. Parce que la poussière ça peut rentrer dans la tête, la poussière d'étoile. Devant toi il y a toujours de la poussière. Et quand tu respirez, il y a peut être une toute petite de lui. Mais pour le voir il faut la nuit, dans la maison ou dans le bois, avec le soleil qui fait des lignes.

L'homme couvre le visage de la spectatrice de paillettes d'argent.

L'homme

- Je toucherai la neige bien des hivers encore, si je ne croise pas le loup, mais je la toucherai moins que je ne l'ai déjà touchée. Les hommes ça doit partir avant, c'est les femmes qui restent. Quand ils restent les hommes ils pleurent.

Il faudrait se bichifier.

Ils dansent et entraînent les spectateurs.

CHAPITRE 4

Les grands brins sont rabattus et posés au sol au centre des spectateurs.

Le faune

- Je vois une eau sombre ! Je vois une eau sombre et tu es un homme grand ! La mort a fait la visite une deuxième fois !

Le faune et l'homme sont maintenant accrochés par un fil de vie. Durant toute l'action qui suit, le Faune va mettre en tension ce fil entre lui, l'homme, les cannes posées au sol.

L'homme

- J'étais un homme, grand, et l'océan avait le charme des îles du sud. Une roche raide noire qui plonge, une eau profonde, et une brèche pour descendre, une échelle ! J'étais là, plein de vents, seul, je descends.

Le faune

- Les courants s'attrapent dans tes jambes ?

L'homme

- Je lâche prise dans le tumulte ! Je me laisse à la dérive, longtemps, m'enivre de ce brassage du monde. Très longtemps. Trop longtemps ! Le bleu avait viré ! Je ne vois plus l'échelle ! Je veux revenir et l'océan veut jouer de moi.

Le faune

- Tu ne peux plus remonter parmi les êtres ?

L'homme

- Tout se cogne dans la tête, pourquoi moi ? Pourquoi là ? C'est une faute de rien du tout l'insouciance. J'ai crié des larmes dans les paquets d'eau, l'océan voulait me dissoudre dans la roche, et je trouve ça trop tôt le retour au poisson.

Le faune

- Tu es un être qui passait ?

L'homme

- Je pensais à mon père, je mélangeais le perdre et être perdu, il n'y avait plus d'issue que

pour le chagrin. j'ai voulu fuir encore, vers le large, et l'océan me jette dans les détails de la roche. J'ai eu un soulagement au premier choc, j'avais encore de l'air. L'océan a traîné pieds, joues, cuisses, cotes. Je savais précisément ce qui se découpait, sans douleurs. Le corps est en ébullition chimique, il sait que là c'est décisif, et tu n'as qu'un temps pour t'en servir, puis tu es là ou tu n'es pas là. Et là je suis au plus creux de la roche et de la vague, effondré du fracas qui revient. Il n'y avait plus de haut ni de bas, seulement de l'air ou de l'eau.

Le faune

- Tu te demandes là s'il faut peser la vie ?

L'homme

- Et l'océan me plaque alors plus profond. Des êtres de nage sont en approche. Ils viennent lover leurs écailles près de moi. Je discerne leurs têtes de sangliers, et l'or de leurs yeux qui me fixe. Je suis prêt... de me laisser... au calme....Mais les bêtes me soulèvent de leur souffle! J'étais à nouveau à batailler dans la roche, et j'avais le souci que ça ne dure pas ce mélange de sel et de sang, j'étais au bout de la chimie. J'ai entrevu que la découpe des chairs allait ralentir quand j'ai su assembler des bouts de moi à la roche, biaiser le sort, suspendu. J'ai laissé l'océan sans prises redescendre seul et déçu.

Le faune

- Il se retourne pour t'arracher !

L'homme

- Mais moi je voulais vivre! Il me remonte alors la rage d'accélérer dans les dernières molécules. J'étais là à quatre pattes, effaré dans la roche, à éloigner mon corps de la fureur. J'étais là comme un faon d'une mise à bas trop folle. J'étais là!

Le Faune et l'homme relèvent d'un seul coup les cannes.

Le Faune s'éloigne retenu par un fil comme à la dérive.

Le faune au lointain

- C'est étrange survivre. Sur mourir on peut comprendre, ou alors sur de vivre.

L'homme en proche

- C'est étrange survivre. Sur mourir on peut comprendre, ou alors sur de vivre.

Le faune disparaît au bout du fil.

L'homme

- On peut disparaître ! On peut disparaître, elle continuera à faire sa vie la terre. On peut disparaître mais ça serait dommage. Pour la danse, et pour les mathématiques, pour le reste je ne suis pas très différent d'une vache.

Mais si j'ai mal, si je pleure, si je boite, si je suis moche, si je meurs ... Tu prendras soin de moi ?... Et pour ça aussi ça serait dommage qu'on disparaisse ! Pour le reste je ne suis pas très différent de la bête !

Le faune, l'homme

- On a fait quoi de la bête? *le Faune loin, invisible*
- Je n'en sais rien, elle avait mangé des gens. *Près des spectateurs*
- On peut la voir?
- On l'a tuée, c'était il y a longtemps.
- On l'a mangée alors!
- Non, on a du l'enterrer je pense.
- Ce n'est pas juste. Elle était méchante avec nous et on lui fait un truc gentil.
- Tu voulais quoi?
- Qu'on l'accroche, et qu'on l'ouvre, ou qu'on la fasse en tapis!

CHAPITRE 5

Le Faune crie . on le découvre le visage couvert d'or et de lumière tel un phénix. Il danse avec l'homme. Puis les deux rassemblent leurs objets fétiches pour en faire sortir et voler un tissus-spectre. Enfin, tout est rabattu à terre.

L'homme seul

- Je n'ai pas entendu le dernier souffle. Personne. J'ai pu revoir le père. Je comprenais maintenant l'homme qui avait dit: « Vous n'avez jamais vu de cadavre? »

Le faune

- « Vous verrez, ça ne lui ressemblera pas ».

Je vois une eau de tourbe ! Je vois une eau de tourbe et la mort a fait la visite une dernière fois !

Le Faune danse, exalté.

L'Homme fabrique des ailes avec les brins et accueille le Faune qui tombe dans ses bras en Pièta.

Le faune

- Un être est resté debout. Il y a longtemps, très longtemps. C'était un mâle, une femelle. Un être debout s'est retourné vers celui là, étendu contre terre, un œil raide dans le ciel, depuis trop de temps. Et peut-être les premières larmes. Nos grandes ombres apparaissent. Il y a longtemps, très longtemps, mais déjà plus animal, un homme, une femme. Ils ont du faire le geste pour l'autre, que l'on ne soit plus jamais laissé à la raideur et puis rien.

L'homme

- Je ne veux pas disparition, disparition c'est double peine.

Le faune

- Mais si tu as fait le geste, alors certainement, même dans l'ombre, peut-être, je continue.

L'homme

- Je n'ai jamais vu la biche faire le geste.

Le faune

- Peut-être qu'elle se cache !?

L'homme

- Non, elle s'est bien gardée d'inventer la mort !

L'homme est habillé de cloches et le Faune est paré de ses ailes. Ils dansent ensemble une dernière fois. Le Faune s'éloigne et disparaît dans un nuage de fumée.

L'homme seul

- Je n'ai pas vu les dernières mains soulever mon père, la dernière planche se refermer. Il fallait du vite, mais le vite c'est casse vie. Je pensais que la boîte du père revienne à la maison une dernière nuit, que le bois repose et se charge. Mais il fallait du simple, et le simple c'est casse vie. La boîte du père a glissé dans les couloirs, puis dans un fourgon, une adresse, un code, presque une livraison. J'ai pris la route pour l'adresse, un bout de moche de ville, là où il n'y a plus rien, j'ai fait le code d'un entrepôt mort lui aussi et badigeonné de cérémonie...La boîte du père est là?

Mais moi je voulais vivre! Moi je voulais vivre, pas me débarrasser de la mort! J'ai attendu la nuit, je n'ai dérangé personne, je suis retourné voir le père. A pas de loup. J'approche... L'ombre du père m'attendait ! Je l'ai pris dans mes bras et nous avons détalé dans les rues. J'ai rejoint les herbes, j'ai passé les pâtures et les tourbes, j'ai suivi l'eau, j'ai atteint les bois où chacun de mes pas pèse une vie.

Nous sommes loin du vite et du simple.

J'ai pris le temps d'étendre sur la mousse ce que j'avais pu reprendre du père. Et j'ai roulé mon corps dans la terre, et j'ai roulé mon corps contre l'écorce. Et j'ai calé mon corps debout, longtemps, de sorte que je fus un arbre. Longtemps de sorte que les frôlements, d'abord lointains, petits et grands, se rapprochent. Bélier, canard, renard, sanglier, loup, tigre, biche. Un rouge gorge s'est intrigué de l'arbre. Il a pris le temps pour venir à mon pied, agité de signes, et son œil tout bête... « Je te regarde animal, je me demande si tu sais la fin, si tu ne penses pas le monde ». Je n'arrive pas à répondre au rouge-gorge... Et je vois le cheval remonter de mon rêve, s'approcher, et être là. Nous avons veillé.

L'ombre du père s'agite de reflets. J'ai calé mon corps, debout, de sorte d'attendre sans peur le grand souffle...

Je me suis endormi sur mes racines. La chair de poule m'a réveillé seul à l'aube. Les lueurs du père étaient passées. Au revoir papa, j'espère que tu es bien passé. J'espère que ça s'est bien passé. Merci d'être passé.

(Au public) Merci d'être là

L'homme s'éloigne.

FIN